

enfin sortis de cette sombre prison. André pensait à la marquise de Lucenay autant qu'à la liberté; Antoine ne songeait qu'à la liberté. Soudain, une violente détonation se fait entendre; les deux captifs écoutent; une seconde, puis une troisième se succèdent.

— C'est le canon, s'écrie Antoine avec transport.

— Et que nous fait le canon? lui demande tranquillement André.

— Ce que nous fait le canon! c'est que, si la Bastille tire le canon, c'est qu'elle est attaquée par le peuple, c'est que sa dernière heure est venue, et que nous allons être libres.

Le canon continuait de tirer; le bruit de la fusillade s'y mêlait, et parvenait jusqu'aux prisonniers. Au bout de quelques heures, — quelques siècles d'angoisses pour les captifs, — le bruit du combat s'apaisa; bientôt une foule armée, toute haletante encore de la bataille, se répandit dans la vieille citadelle, brisant toutes les portes des cabanons, fouillant tous les souterrains du vieux château-fort. Ou arriva enfin jusqu'aux deux prisonniers, qui répondirent par de vifs élans de reconnaissance aux acclamations de leurs libérateurs, et furent portés en triomphe hors de l'enceinte de la Bastille.

Au sein de cette ville immense électrisée par l'enthousiasme révolutionnaire enivré de sa victoire, André se serait trouvé plus seul encore qu'à la Bastille si son ex-compagnon de captivité ne lui eût généreusement offert l'hospitalité dans sa famille. André y fut accueilli comme un frère. A cette glorieuse aurore d'une ère nouvelle, l'amour de la liberté transportait et épurait toutes les âmes; la confiance dans l'avenir rendait facile la générosité dans le présent; on se sentait fort de l'union générale contre l'ennemi commun, et l'on était disposé à faire de cette force un usage modéré.

Avant de recouvrer le complet usage de ses facultés, André eut besoin d'un assez long repos; il lui fallut reprendre l'habitude de la liberté, comme autrefois il avait dû prendre l'habitude de la captivité. Quand il fut entièrement rétabli et qu'il put se soustraire, pour une journée entière à l'amitié empressée de ses hôtes, il se hâta de courir à Versailles pour chercher des nouvelles de Mme de Lucenay. Il trouva Versailles morne et désert; la cour n'y était plus; les journées d'octobre avaient jeté dans la ville l'épouvante et fait fuir la plupart de ses nobles habitants; l'hôtel de Lucenay était abandonné, et dans le voisinage André ne put recueillir aucun indice satisfaisant. Il revint à Paris, plus attristé que découragé, car il pensa que le marquis aurait suivi la cour. Mais toutes les démarches qu'il fit restèrent sans résultat. La pensée lui vint alors qu'Antoinette pouvait avoir cherché à Montpezat un refuge contre les agitations du moment. Sous prétexte du désir de revoir sa famille, André emprunta quelque argent à Antoine et partit à pied pour le Nivernais. Son retour à Montpezat fut accueilli comme un heureux événement qu'on n'osait plus espérer; il mit sur le compte d'une méprise son arrestation et sa longue captivité. Mais là encore son espérance fut déçue. Depuis qu'elle avait quitté le château pour se marier, Antoinette n'était pas revenue dans le Bazois. Tous ces obstacles ne faisaient qu'irriter la volonté d'André. Revoir la marquise, implorer le pardon d'une offense durement expiée, c'était l'idée fixe qui l'obsédait incessamment. Il prit enfin congé une fois encore de sa famille et repartit pour Paris. Là, il apprit quelques nouvelles; le marquis s'était compromis en affichant un zèle outré pour la cour; signalé comme un des principaux ennemis de la révolution, il avait craint la colère populaire; l'émigration commençait alors; M. de Lucenay était parti un des premiers, à la suite de

plusieurs princes du sang. Quant au lieu de sa retraite, André ne put le découvrir; il dut donc renoncer, pour le moment, à de nouvelles investigations.

Antoine avait conçu une vive affection pour André; d'abord par suite de la vie commune qu'ils avaient menée en prison, ensuite à cause de l'intelligence qu'il avait reconnue en lui, et surtout à cause de la rare délicatesse de cœur dont André était doué. André avait, de son côté, ressenti une vive reconnaissance du service que lui avait rendu Antoine en l'arrachant à la funeste torpeur où sa raison menaçait de s'éteindre. Il avait ainsi facilement adopté les doctrines libérales que lui prêchait le jeune publiciste, doctrines qu'il voyait d'ailleurs soutenues, en style magnifique, dans des livres signés de noms que la gloire avait consacrés; doctrines qui chaque jour retentissaient avec éclat au sein de l'assemblée nationale, et qu'un peuple entier acceptait avec des acclamations unanimes. Sur les instances de son ami, André consentit à demander son affiliation à une de ces réunions populaires que la révolution avait fait surgir en grand nombre. Sa qualité d'ancien prisonnier à la Bastille le fit recevoir avec empressement par le *Club des Amis de la Constitution*, déjà établi dans le convent des anciens dominicains de la rue Saint-Honoré, et qui, à cause de cette circonstance, commençait à être appelé *Club des Jacobins*, nom sous lequel il devint plus tard si redoutable et si fameux. André subit, sans chercher à s'en défendre, l'influence des orateurs populaires qu'il entendait chaque jour tonner contre les abus de la monarchie, contre les privilèges de toute nature, proclamer les droits de l'homme libre, et appeler de tous leurs vœux le triomphe complet des idées républicaines. André céda bientôt à l'irrésistible entraînement de ce spectacle grandiose; c'était pour lui une ivresse qui l'arrachait à des souvenirs douloureux, en lui montrant encore un noble but à tenter, de glorieux sacrifices peut-être à accomplir. Aussi, lorsque vint la déclaration de la patrie en danger, il répondit avec enthousiasme à l'appel des représentants du pays, et s'enrôla dans un des bataillons de volontaires qui partaient pour la frontière d'Allemagne. Peut-être l'exaltation patriotique n'était-elle pas alors le seul mobile du jeune républicain; peut-être, en même temps qu'il volait à la défense du sol de la patrie, gardait-il encore un reste d'espérance que les chances de la guerre le conduiraient vers la marquise de Lucenay. Qu'importe, après tout: l'amour de la patrie est une passion assez généreuse pour laisser place, dans le cœur de l'homme, aux nobles sentimens de la nature; elle n'en exclut que les instincts bas et pervers.

Toutefois, si cette espérance vivait encore chez André, les événemens la trompèrent cruellement. Les Français, d'abord repoussés par l'armée d'invasion, reprirent bientôt l'avantage, et, à leur tour, firent reculer les troupes étrangères. André faisait partie du corps d'armée de Custine, qui prit la ville de Mayence. A ces premiers victoires succédèrent de nouveaux revers, et la division à laquelle appartenait André se trouva investie dans Mayence. Le courage, l'habileté qu'en plusieurs occasions il déploya pendant le siège lui valurent bientôt le grade de capitaine. On sait que la ville ayant été remise aux ennemis par capitulation, la garnison dut être rappelée dans l'intérieur de la France. La Convention l'envoya combattre l'insurrection de l'Ouest. André arriva au quartier-général de Marceau avec le grade de chef de brigade.

Dans cette nouvelle guerre, plus cruelle et plus triste que l'autre, André fit preuve du même courage et sut aussi montrer cette habile générosité dont le jeune et héroïque comman-

dant en chef donnait l'exemple à ses compagnons d'armes. Après les sanglantes défaites des Vendéens, au Mans et à Savonay, André fut mis à la tête d'une des colonnes mobiles chargées de poursuivre les débris de l'armée vaincue.

FIN DE LA TRADUCTION

(La suite à un prochain numéro.)

## Les Mariages de l'Annonciade.

Nous allons nous asseoir dans le boudoir chinois de la marquise, et la dame commença en ces termes l'histoire de l'enfant de l'Annonciade.

Quand vous visiterez l'hospice des *Trovatelli*, ne manquez pas d'examiner la *bucca*, que vous appelez en France le toit. C'est une espèce de berceau suspendu au-dessous d'une ouverture ronde dont le diamètre a été calculé sur la grosseur moyenne des enfans de six mois. Le règlement ordonne qu'on accepte tous ceux qui peuvent passer dans cette buca, quel que soit leur âge. Autrefois on y introduisait souvent des enfans de trois ou quatre ans; cet abus a obligé l'administration à rétrécir le toit. Il arrive pourtant encore que des parens ont la cruauté d'y jeter de pauvres victimes en les frottant d'huile et en les poussant avec force, au risque de les meurtrir et de les blesser. A côté de la buca, vous voyez aussi un tronc sur lequel on lit cette inscription: "*Madri che qui ne gettate, siamo raccomandati alle vostre limosine.*" — Mères qui jetez ici vos enfans, nous nous recommandons à votre charité; triste avertissement des souffrances qui attendent la créature près de tomber dans cet abîme. L'hospice reçoit de deux à trois mille enfans par année. Les deux tiers environ meurent en bas âge; l'autre tiers demeure à l'Annonciade jusqu'à sept ans. Quelques-uns sont demandés et emmenés par des hôteliers, des patrons de cabarets, des nourrisseurs ou des cultivateurs, qui viennent chercher à ce bazar des *camerieri*, des valets d'écurie ou des servantes sans gage, dont ils font de véritables esclaves. D'autres enfans, plus heureux, sont recueillis par des gens dévotés ou charitables. A l'âge de sept ans, les garçons vont à *Palbergo dei poveri*, vulgairement appelé le Sérail, où on les fait travailler. Les filles restent à l'hospice. On leur enseigne divers métiers. Les unes se marient le jour de l'Annonciation, comme vous l'a dit votre barcarole de ce matin; les autres vont exercer quelque profession, et celles qui ont de la piété entrent dans un couvent.

Il y a environ seize ans, la sœur Sant'Anna, étant de service à la buca pendant la nuit, recueillit une petite fille d'une beauté remarquable. L'enfant paissait à cet âge de trois mois, et, au lieu de crier comme la plupart de ces pauvres créatures, elle jouait paisiblement avec la coiffe et le voile de la religieuse. Le lendemain, on l'inscrivit sur le livre de l'hospice; on lui mit au cou, selon l'usage, un cordon scellé avec du plomb, portant le numéro du registre, et on l'appela Antonia, parce qu'elle avait fait son entrée à l'Annonciade le jour de la St-Antoine. L'institution des *Trovatelli* fournit aux petits êtres dont elle se charge le lait d'une nourrice ou d'une chèvre; mais elle ne peut suppléer à la tendresse d'une mère. Ces enfans, privés du sentiment de la protection maternelle, sont presque tous craintifs et comprimés. L'âge de raison, en leur apportant la connaissance de leur origine, achève d'avilir leur caractère. Quelques-uns seulement, d'un esprit plus fort et plus noble, résistent à l'opprobre et aux mauvais traite-